Document généré le 24 avr. 2024 19:50

Liaison

Roland Barthes avait-il raison ?

François Paré

Numéro 69, novembre 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42795ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Paré, F. (1992). Roland Barthes avait-il raison ? *Liaison*, (69), 39–39.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FRANÇOIS PARÉ

Avant
PREMIÈRE

Roland Barthes avait-il raison ?

Lorsque j'ai commencé à travailler, en 1982, au comité de rédaction de la revue franco-ontarienne *Liaison*, largement composé d'étudiants et de «gens du milieu», le directeur de la revue, Fernan Carrière, m'avait bien averti de ne pas chercher à y jouer au professeur d'université, afin d'éviter un comportement critique, un ton de voix, une gestuelle, qui seraient immédiatement perçus par mes collègues comme de l'arrogance. J'ai acquiescé, pensant à ce moment-là que c'était la meilleure chose à faire, étant donné la précarité de l'entreprise. Après tout, me disais-je, l'Ontario français ne peut pas être le Québec. Du même coup, j'étais frappé par l'extraordinaire fragilité du savoir dans les sociétés minoritaires.

Je saisissais avec angoisse le lien sordide, l'histoire de l'indifférence, qui unit l'université et les *petites* littératures, surtout minoritaires, à tel point que l'on me demandait pour le bien de tous de faire *comme si* je n'appartenais pas, en tant qu'universitaire, à cette histoire institutionnalisée de l'indifférence.

Je savais que Roland Barthes avait raison : *la littérature*, disait-il un jour, en conférence, *c'est ce qui s'enseigne*. Mais je me rendais compte aussi — et je ne crois pas que Barthes, si épris de l'institution littéraire parisienne et de son statut professoral, en ait eu conscience — que de nombreuses littératures ne s'enseignent pas ! Combien y a-t-il de cours universitaires sur la littérature franco-ontarienne, la littérature slovène et la littérature suisse romande ? Peut-on postuler que les mécanismes de l'institution, dans ces cas, diffèrent, sinon dans leur essence, au moins dans leur histoire et leur fonctionnement, de ceux des *grandes* littératures qui servent de modèles acceptés pour toute la Littérature ? Si, comme le pense Lucie Robert, *la littérature est* [...] *une valeur transitive, accordée au texte de l'extérieur*, ce processus d'attribution de la valeur et de la mémorialisation des oeuvres ne pourrait être perçu par l'écrivain de l'exiguïté que comme une intrusion injuste et douloureuse, une effraction des discours de l'indifférence qui, au fond, loin de valoriser l'oeuvre, serviraient au contraire à la dénuer, par rapport à des critères de l'extérieur, de toute valeur mémoriale.

EXTRAIT DE
LES LITTÉRATURES DE L'EXIGUÏTÉ,
ESSAI DE FRANÇOIS PARÉ,
ÉDITIONS DU NORDIR,
AUTOMNE 1992